

Spirale

Arts • Lettres • Sciences humaines

La vie, le vivre / *Le nouvel amour* de Philippe Forest. Gallimard, 174 p.

Maïté Snauwaert

Jacques Rancière
Numéro 220, mai-juin 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/16929ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN 0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Snauwaert, M. (2008). La vie, le vivre / *Le nouvel amour* de Philippe Forest. Gallimard, 174 p.. *Spirale*, (220), 50-51.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La vie, le vivre

LE NOUVEL AMOUR de Philippe Forest

Gallimard, 174 p.

par MAÏTÉ SNAUWAERT

Pendant qu'un discours dominant sur la biographie continue de présenter la vie comme un préalable à l'écriture, une forme préexistante qu'il n'y aurait plus qu'à transcrire, une œuvre comme celle de Philippe Forest montre que cette vie ne prend corps et sens que dans l'opération de transformation, voire de formation, du langage, et *a fortiori* de l'écrire. C'est une des raisons, et non la moindre, qui fait de cette œuvre une œuvre nécessaire.

La clairvoyance : une valeur littéraire ?

Si la clairvoyance est un mode de vision éclairé, comme tel valant pour d'autres, si elle s'exerce tout spécialement dans le cas d'un sujet lorsqu'il parle de lui-même, et qu'elle a pour visée une sortie de l'obscur, non dans un sens métaphorique mais au sens vrai d'une sortie de l'ignorance et de l'informe, si la douleur même de la perte représente une autre sortie de l'ignorance, bienheureuse celle-là, où nous plongeait le bonheur, alors celui qui revient de l'autre côté du monde, d'une expérience qui, bizarrement, ne peut pas se targuer d'un pathos collectif, irréductiblement individuelle malgré le nombre de ceux qu'elle frappe, celui-là a à nous apprendre, et s'il l'avait fait jusqu'à présent par l'envers de la vie — qui n'est pas son contraire, la mort, mais son négatif, la survivance —, il le fait maintenant, avec *Le nouvel amour*, par l'endroit de sa vie, son retour, autre chose que sa maintenance — son expérience. Et pourtant aussi bien depuis une autre survivance encore.

L'exergue d'Aragon qui ouvre la lecture auréole ainsi synthétiquement et poétiquement ce nouvel ouvrage pour lui donner la valeur d'un exposé public de clairvoyance dépris du misérabilisme, de la logique confessionnelle, de la culpabilité, guidé en revanche par une nécessité interne : « *Je ne sais ce qui me possède / Et me pousse à dire à voix haute / Ni pour la pitié ni pour l'aide / Ni pour en avouer ses fautes / Ce qui m'a-*

bite et qui m'obsède ». L'auteur continue par là le lent et l'obstiné travail qui est le sien depuis son premier roman, et qui consiste à mon sens à livrer l'intérieur d'une expérience humaine, non pas depuis une intériorité des sensations, non pas depuis le pathos des émotions, mais à partir de l'examen lucide et le plus complet, le plus honnête, des mutations d'une même expérience dans le temps long d'une vie.

Une œuvre du temps

Le nouvel amour est ainsi le nouvel opus de cette œuvre d'une vie humaine que construit depuis dix ans Philippe Forest. Non pas une nouvelle péripétie, comme dans quelque récit d'action mouvementé, mais bien un nouveau temps, tel que l'infiniment muable humain est apte à le singulariser dans l'immuable et insubjectif flux indifférent des jours, pour peu que se présente à lui la grâce d'une rencontre vraie. Après les romans, après l'essai (recensé dans le numéro 215 de *Spirale* par Marie-Claire Lanctôt-Bélanger, page 49), vient le temps d'un autre roman tourné vers le demain, exceptionnellement ouvert à la possibilité qu'une autre ère vienne qui, sans annuler la précédente, s'oriente vers un renouvellement inespéré. Ce « nouvel amour » s'inscrit en référence à l'événement unique de la mort d'une enfant qui est la coordonnée interne de toute l'œuvre de l'auteur — et de tout son temps — depuis qu'avec *L'enfant éternel* il est entré en littérature. De ce piège du temps qu'est l'écriture, seul temps qui tienne contre la course du temps, il ne se retire pas indemne.

Il y a plus ici qu'une autobiographie, autre chose que des mémoires. Chaque œuvre, datée de la brièveté de son accomplissement (ici *été 2004 – été 2005*), semble s'écrire à même le vivre, être la contemporaine parfaite de son auteur — ou peut-être le lieu où, retranché, il vit véritablement dans leur valeur ces événements que nous ne comprenons jamais entièrement pendant qu'ils sont vécus. Événements

qui semblent toujours, du reste, sur le point de se dissoudre en écriture, tant le récit qui en est fait les destine à cette reprise solitaire et silencieuse, à cette rétrospection qui en les faisant revivre assure qu'ils sont bien morts. Le surplomb de l'après, en effet, mais aussi les regrets fréquemment énoncés, font prévoir une issue désastreuse qui donne sa raison d'être à la mélancolie du livre. L'écriture est mélancolique, chez Forest, autrement elle n'aurait pas lieu.

Ce qui lie *L'enfant éternel* au *Nouvel amour* est ainsi le caractère irrémédiablement perdu des événements relatés mais surtout, des êtres dont il est question *tels qu'ils étaient alors* — car l'écriture se charge d'entretenir leur souvenir, elle est leur mausolée, leur tombeau. À ce prix seulement, il va devenir possible de tirer d'une expérience vécue quelque vérité singulière immédiatement convertie en une loi généralisante : « *Car souvent quand les amours se terminent, il faut que tout descende de partout vers le pire.* » Sans être réductible à un simple *exemplum*, puisqu'elle est profondément initiatrice de l'écriture, l'histoire racontée acquiert une valeur exemplaire en ce qu'elle se décroche, dans ces aphorismes de fin de paragraphe ou de séquence, de l'anecdote individuelle pour prendre une signification collective.

Et cependant la force du *nouvel amour* est justement de maintenir l'ouvert qu'il a créé : cette ouverture du temps qui le distingue peut-être plus encore que le retour du sentiment, tant le livre insiste sur l'incertitude de la destination réelle de cet amour. L'important est qu'il se renouvelle, et par là renouvelle qui le vit.

Éthique de l'amour vrai

Écrivant sur la mort parce que personne ne le fait, sur la perte parce que personne ne le fait, sur l'amour à présent, pour la même raison : parce que personne ne le fait *comme ça*, Philippe Forest se fait comme dans ses autres livres le moraliste d'une question centrale, celle de l'amour au

xx^e siècle et xxi^e siècle naissant. Tout y est intact de ce sentiment pérenne recherché à travers les âges, en particulier dans ces pages en italique qui ouvrent les chapitres et tendent, à travers des intertextes laissés dans le flou de leur source, vers le poème, comme pour rejoindre une universalité du sentiment à travers sa constance dans le temps et son immortalisation littéraire. En même temps, les chapitres offrent la chronique d'un amour matériel, concret, physique, décrit dans le détail de ses pratiques contemporaines avec le courage et l'humilité de celui qui se met à nu sans le détour de la fiction. De telles pages sont rares en effet qui, loin de l'impudeur, tentent de décrire le plus fidèlement et le plus complètement ce que d'ordinaire on tait : non pas les tentations du sexe, les excitations d'un amour naissant — quoiqu'elles soient présentes aussi —, mais les faiblesses de chacun et de tous les jours, petites lâchetés et grandes tendresses, tous ces moments de doute ou de douceur et ces états intermédiaires qui font le tissage des relations plus sûrement que les coups d'éclat ponctuels, les instants passionnés du début. Les pages sur le sommeil partagé, notamment, révèlent l'évidente intensité qui peut relier deux êtres dans ces moments apparemment neutres du temps, pourtant considérables dans nos vies, où un abandon commun nous fait connaître une intimité non d'abord sexuelle.

S'il est certain — et l'auteur le montre particulièrement bien dans ses essais, qui semblent coulés dans la même écriture, le même flux que celle de ses romans — que notre expérience est éminemment médiatisée par les représentations culturelles et les produits médiatiques, y compris les plus faux, alors l'enjeu de ce qu'il appelle ailleurs « *l'œuvre authentique* », « *l'œuvre vraie* », est de tâcher de rendre compte, même si cela est impossible en entier, de s'approcher le plus possible de cette racine de l'expérience qu'il appelle « *le réel* », qui s'oppose au double sens du terme à la réalité ambiante

De mémoire, tracer un signe dans le vide

LE NOUVEL AMOUR de Philippe Forest

Gallimard, NRF, 174 p.

dans laquelle nous sommes englués, qu'on nous présente pour vraie quand elle est de toutes parts construite.

Ainsi n'est-ce pas seulement l'amour qui répond à, et d'une, éthique du vrai, mais bien tout le comportement humain, et de façon impérieuse la création artistique si elle existe encore.

La vie vraie

Le nouvel amour nous en apprend sur l'amour, en nous apprenant ce qu'on sait. Il fait moins l'apologie du bonheur — car l'auteur de *Tous les enfants sauf un* se méfie de cette promotion contemporaine du bonheur comme bien ultime de consommation, même s'il y a ce bonheur simple de la banalité d'être en vie avec une femme et une enfant aimées — que de l'intégrité et de l'éthique individuelles : comme il y a l'amour le plus vrai il y a la vie vraie, celle qui devrait être préférée à toutes les formes de mensonges sociaux, aux mirages de la réussite, de la carrière, de la gloire apparente. L'amour est la continuation subjectivée de la vie, son renouveau. Parlant de la femme aimée, mais aussi à travers elle de la vie à venir, de la nouveauté toujours imprévisible de l'amour, l'auteur remarque en finale : « Elle venait vers moi, je crois, qui ne savais plus rien et j'observais l'incroyable événement avec lequel, sans que je sache rien de demain, me revenait la figure même, toujours attendue et dévastatrice, de cette chose à laquelle j'avais autrefois donné un nom, un nom dont je ne savais toujours pas avec certitude quelle femme le porterait mais que mon cœur, comme il battait à ce moment-là dans le secret le plus vif de ma vie, avait appelée, appelait encore : le nouvel amour. »

Ce « secret le plus vif d'une vie » est ce que cherche à livrer chaque nouvel opus de Philippe Forest, ce noyau complexe et problématique du vivre qui vaut seul qu'on écrive, et qui, par opposition aux ouvrages inutiles ou non nécessaires, esthétiques et vides, fait, comme écrivait Valéry Larbaud, « la littérature que c'est la peine ». ●

par MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

On pourrait être tenté de se dire : « C'est assez, je ne le lis plus, je n'en parle plus ! » Assez de cette écriture du moi qui frôle à la fois le récit, l'essai et le roman. Assez de ces émois complexes, de ces réflexions, de ces voyages pour se perdre loin, là où l'Amérique mit les villes en cendres avec le champignon atomique. Assez de cette histoire de la mort enfant qui toujours remue, qui toujours bouleverse. Mais un nouveau livre paraît, et l'on court vers lui. Est-ce pour tenter de suivre le parcours de Forest ? Pour la curiosité, pour savoir où il en est, ce qu'il fait de son deuil qui évoque d'autres deuils, pour cette disparition qui parle d'autres disparitions, pour ce chagrin qui fait écho à d'autres chagrins, pour cette couleur ocre des rêves qui teinte d'autres rêves ? Pour apprendre un peu plus sur nous-même, peut-être. La question du « pourquoi écrire ? » que Forest ne cesse de poser est un corollaire du « pourquoi le lire ? ». Cette question tente de neutraliser le « À quoi bon ? » qui entraînerait le sujet vertigineusement vers le bas, vers la fin, vers le silence. C'est la même absolue nécessité qui accompagne les deux gestes d'écrire et de lire. Celle des mots. Ou plutôt s'y logent l'envers et l'endroit d'une même fidélité, d'une même mise en échec de la mort. « Tout est permis afin de se sauver du désastre du temps. »

« Tout amour est le nouvel amour », chacun qui aime feint de l'oublier et feint de le savoir en même temps. Chacun appréhende le sacrifice qu'exige l'amour. Chacun entrevoit le chagrin que l'amour ne vient pas guérir mais qu'il risque d'engendrer. Ce roman de Forest est un roman d'amour, un roman de difficile amour et c'est aussi — on pense à Stendhal — une théorie du geste d'aimer. Un roman qui apporte une preuve, s'il en faut, qu'aimer est une épiphanie, une naissance, un miracle à jamais répété, toujours nouveau. Et toujours raté, toujours à reprendre. Il y a, chez Forest, cet entêtement mélancolique et cette façon de se présenter comme s'il était le seul à aimer ; cela à la fois fascine et irrite.

Survivre et se souvenir

Cette histoire d'amour se noue avec la mémoire. Et doit veiller aussi à ne pas tout mêler. Ne pas mêler les lieux et les rôles, ne pas mêler les petites filles, ni les femmes : Pauline, Léa, Aline, Lou. Il ne s'agit pas de prendre une petite fille en substitution de celle disparue, ni de faire l'amour à deux femmes à la fois ; il s'agit bien, par ailleurs, de tendresse paternelle et aussi de faire l'amour. De le faire sans cesse, avec insistance et frénésie puis, de le décrire, presque sans pudeur, jusque dans ses failles. Cet amoureux occupé par deux femmes se dit « prisonnier passionné d'une philosophie fossile, livré tout entier à l'illusion d'aimer ». En est-il toujours ainsi dans l'amour, ou dans cette qualité d'amour dont on saisit l'urgence, la complexité et la précarité ? Les êtres, dans cet espace amoureux, ne sont-ils pas toujours aux prises avec des images de l'amour qui les débordent et les paralysent en en faisant des êtres d'exception mais aussi des êtres inatteignables ? En les livrant plus à la douleur qu'au plaisir d'aimer. Il y a aussi, dans le sexuel de l'amour, dans cet amour-ci, à travers la grande présence des corps, un féminin qui insiste. Non pas tant par la présence des femmes et des filles autour du personnage central. Mais parce que le héros est aimanté vers elle, vers elles. Sans le comprendre, sans se l'expliquer — Forest refuse le terme « fusionnel » —, il écrit : « je désirais devenir elle [...] je voulais être elle. » Comme si, passé de l'autre côté du miroir, il avait voulu, il avait souhaité se dissoudre en Lou. De là, le plaisir orgasmique particulier lié à cet effacement de son plaisir propre au profit de celui de sa partenaire. Qui protégeait-il dans ce geste qu'il dit égoïste ?

Si c'est la liberté de Lou qui, dès le début, le séduit, il semble pourtant que tous ces êtres, sauf peut-être la petite Léa, ne sont pas libres. Pas libres d'aimer. Pas libres de choisir qui aimer. Tout comme Forest n'est pas libre d'écrire. « Il n'y a de roman que d'amour. » Celui-ci débutant avec la disparition de Pauline puis, passant par Aline et Lou, ne semble pas devoir se terminer. Rien ne saura m'empêcher de lire Philippe Forest. ●